

David Bernard

Réponse(s) de Lacan *

La proposition qui nous a été faite de commenter la question V de *Télévision*, et la réponse qu'y apporta Jacques Lacan, a d'abord été pour moi l'occasion de m'interroger sur ce qui constitua, à l'origine, cet écrit : un « dialogue ¹ ». Quelques mots d'abord sur le contexte de ce dialogue, tel que rapporté par Lacan lui-même. Tout juste rentré d'un voyage en Syrie, un « type très jeune » est venu le solliciter, raconte-t-il, « au nom de la télévision ² ». Ce n'était pas la première fois. D'autres lui avaient déjà adressé une telle invitation. Lacan avait toutefois jusque-là refusé leur offre, tant ces gens de la télé, connus pour avoir réalisé d'autres entretiens avec des figures de l'époque comme Lévi-Strauss ou Jakobson, lui paraissaient infatués. « Ils étaient tellement fous de leur réussite qu'ils étaient aussi fous d'avance de la réussite qu'ils auraient avec moi ³. » Aux courbettes de ces infatués, Lacan préféra donc ce type très jeune, ce « minuscule » dira-t-il encore, nommément Benoît Jacquot, dont on sait ce qu'il devint. À lui, il donna son accord pour l'enregistrement à la télévision de ce qu'il nomme lui-même un dialogue.

Lacan sachant, pour l'avoir théorisé lui-même, combien tout dialogue procède du malentendu, soulignons en quels termes il présente ensuite son interlocuteur : « Comme Jacques-Alain Miller n'est pas analyste, [...] c'est probablement grâce à ça que ça tourne, que ça fonctionne comme dialogue – c'est une réussite incroyable – comme Jacques-Alain Miller n'est pas analyste, il a cru entendre dans ce que je lui répondais quelque chose qui pourrait... c'était son idée comme ça : la sagesse du psychanalyste ⁴. » La réussite du dialogue ne pouvait donc que procéder d'un malentendu, que Lacan isole en tant que tel. Le jeune philosophe, par ailleurs très engagé dans certains mouvements politiques de l'époque, attendait du psychanalyste un conseil de sage, une parole de maître, jusqu'à lui adresser les trois questions kantienne, qui font les passions et les tourments de toute jeunesse : « Que puis-je savoir ? Que dois-je faire ? Que m'est-il permis d'espérer ? » Je le souligne pour montrer à quel point il aurait été facile, et

surtout tentant pour plus d'un, de répondre ici d'une position de maître. De cela, diffère radicalement la réponse de Lacan. Plus encore, ce dialogue que constitue *Télévision*, ainsi que bien d'autres qu'il eut avec la jeunesse, revêt sans doute une dimension inédite dans l'histoire des dialogues, laquelle d'ailleurs resterait à faire, dans toute sa diversité : de Platon jusqu'aux « diálogos » de Dubillard, en passant par le tragi-comique du dialogue de la scène de ménage ⁵, dont Roland Barthes avait su si bien relever les impuissances et le malentendu structural.

Pour commenter plus avant ce que fut ici la différence de Lacan, rappelons ce que constitue d'ordinaire toute réponse : un enjeu de pouvoir. Le tout-petit déjà, commentait Lacan, du seul fait d'entrer dans la demande... d'amour, se confrontera au tout pouvoir de la réponse de l'Autre. En quoi répondre, d'origine et de structure, comporte toujours le risque de la suggestion. En témoigne la réponse du maître. Celui-ci, écrivait Rancière, est toujours un « maître explicateur ⁶ ». Le souci du pédagogue est : « Le petit comprend-il ? Il ne comprend pas. Je trouverai des manières nouvelles de lui expliquer ⁷ », jusqu'à le lui faire *rentrer dans le crâne*. « Profonde méchanceté ⁸ » de la position pédagogique, notait Lacan. Ainsi que l'écrivait encore Maurice Blanchot, la réponse, en son principe, comporte le risque de son « assurance ⁹ », et de sa suffisance : « Celui qui répond est implicitement supérieur à celui qui interroge ¹⁰. » Et pourtant, la question *demande* réponse, aspirant à se refermer, à ce que le couple Question/Réponse fasse enfin rapport.

Au regard de cela, se dévoile le risque d'une clarté, qui voudrait forclore le malentendu, et atteindre l'impérialisme du dernier mot. Intéressant de relever à cet égard que le jeune homme, qui ici confiait à Lacan ses questions, s'instituera plus tard en maître de ladite *Orientalisation lacanienne*, désirant assurer ce qu'il nommera, dans une lettre dite par lui-même « claire comme le jour ¹¹ », « l'éducation freudienne du peuple français ¹² », et pourquoi pas celle de « tous les peuples ¹³ », pour une « humanité analysante ¹⁴ » ? Rien de plus fragile, donc, que la position analysante où l'on consent à partir de ce qui du réel, nous désoriente.

Aussi, revenons au discours analytique. Au regard de cette demande de réponse, quelle offre fait Lacan ? Premièrement, une réponse qui ne soit pas immédiate, et qui par son effet d'énigme puisse produire un désir, de lecture. En témoigne le désir qui nous anime, cinquante ans après, de continuer à déchiffrer ses réponses. J'ajoute que je suis heureux de faire partie d'une école qui, par ce séminaire notamment, nous propose de partager ce qui dans les textes de Lacan nous surprend, questionne et désoriente, et, en

somme, nous invite à prendre le temps. Voilà qui est rare, en notre « époque de travail », disait Nietzsche, une époque « de hâte, de précipitation transpirante et indécente, qui veut “en avoir fini” de tout, tout de suite, y compris de tous les livres ¹⁵ ». « Bien lire », ajoutait-il, de façon très affine au bien dire de Lacan, suppose quant à lui de prendre le temps. Le *lento* ¹⁶ est sa condition nécessaire.

J'en reviens donc au texte de Lacan. Dans ce passage, il précise en effet la nature de cette réponse : une interprétation. Le premier paragraphe en présente les fondements. Pour saisir un peu mieux leur logique, repartons de la question que lui adresse Jacques-Alain Miller : « Il y a une rumeur qui chante : si on jouit si mal, c'est qu'il y a répression sur le sexe, et, c'est la faute, premièrement à la famille, deuxièmement à la société, et particulièrement au capitalisme. La question se pose ¹⁷. » Ici comme à d'autres moments de ce dialogue, Lacan ne manquera pas, tout d'abord, de renvoyer la question à son énonciateur. Personne n'oserait poser une question, disait-il dès le début de son enseignement, s'il n'avait déjà la réponse. Chaque question ne surgit que d'une réponse d'abord rencontrée, à l'occasion dans le réel. En cela, la question, par elle-même, répond ¹⁸. Une question *se pose*, seule en effet, mais du lieu où la réponse aura déjà affecté le sujet. En quoi celui qui s'en fait le porteur pourrait se laisser concerner par la question. Retour à l'envoyeur, donc : « Ça, c'est une question, rétorque Lacan, qui pourrait s'entendre de votre désir de savoir comment y répondre, vous-même, à l'occasion ¹⁹. »

Il précise aussitôt : « Soit : si elle vous était posée, par une voix plutôt que par une personne, une voix à ne se concevoir que comme provenant de la télé. » Après avoir situé le lieu d'où la question se pose, Lacan en vient ainsi à la façon dont elle se pose. Et là, surprise : la question ne doit pas être entendue comme provenant d'une personne, mais d'une voix. Qu'est-ce à dire ? Premièrement, la question, comme la réponse, est à penser dans son existence propre, à distinguer de la personne, du moi qui voudrait en être l'auteur. Question et réponse sont des effets du langage dans le réel, venant diviser le sujet. Seulement, notre erreur est d'ordinaire de personnifier la voix, notamment dans son rapport à la jouissance. Ainsi, n'aura-t-on pas toujours fantasmé sur la voix, la grosse voix qui commande, qui demande, qui gronde ou qui clame, autant que celle qui raconte, qui professe, qui promet ou qui berce ? Et ceci en l'attribuant à quelque figure imaginaire : la voix du tyran, du législateur, de l'enseignant, de l'être aimé, de la mère, voire celle de tout un peuple ?

Notre erreur est de donner substance imaginaire à la voix, quand elle se révèle n'être, avance Lacan, que la voix du langage lui-même. Paul Valéry, rapporte-t-il, l'aura aperçu, parlant dans l'un de ses poèmes de la voix « qui se connaît quand elle sonne / N'être plus la voix de personne / tant que des ondes et des bois ²⁰ ? » « C'est du langage que parle ici Valéry, ponctue Lacan. Et peut-être en effet, faut-il au dernier terme la reconnaître, cette voix, pour la voix de personne ²¹. » L'expression de Jacques-Alain Miller était donc bienvenue : la rumeur chante, en effet, et toute seule. « Clameur ²² », qui est celle du langage lui-même, tâchant d'origine de situer la jouissance qui manque, et commandant de mieux jouir.

À cela s'ajoute encore autre chose : non seulement la voix n'est la voix de personne, mais elle est « une voix à ne se concevoir, que comme provenant de la télé ²³ ». Lacan aura commenté à plusieurs reprises le statut de la télévision, et sous des angles divers. Elle est premièrement un gadget, un produit du discours de la science. D'autre part, et contrairement à ce discours dont elle est issue, « la télévision, ça a un sens ²⁴ », avance-t-il. Seulement, lequel ? Celui qui fuit. La télévision a le même sens que ce qui fuit par la béance que constitue le non-rapport sexuel. Elle incarne la fuite métonymique du sens, laquelle véhiculera les restes de jouissance que constituent les objets pulsionnels, censés venir boucher, pour tous, le trou du non-rapport. « Ce que véhicule la télévision, [précise en effet Lacan,] c'est l'objet *a* pour tous ²⁵. » Je souligne : pour tous.

Il s'en déduit que ce qui se recueille à la télévision, autant qu'à la radio, autant que dans un écrit, ne sera au regard de cette fuite du sens, que ce qui en reste : des déchets. Telle est la raison pour laquelle Lacan tint absolument à intituler ces interventions dans ces médi-a : *Télévision, Radiophonie, Écrits*. « C'est strictement conforme à mon idée de ce qu'il en est du dire. Le dire, ça laisse des déchets, et on ne peut recueillir que ça. Alors que ce soit les déchets écrits, les déchets radiophoniques ou les déchets télévisés, ce sont des déchets ²⁶. » Sauf que, soulignons le renversement que dans sa réponse il désire opérer : non pas parler à la télévision, mais « au nom de la télévision ²⁷ ». Autrement dit, au nom des objets que celle-ci véhicule : le regard, et la voix. Il s'en déduit que, dans ce dialogue, Lacan opère comme dans la cure : à partir du mathème du transfert, se faisant semblant d'objet, autant que se laissant installer en position de sujet supposé savoir, *a/S2*. « Vous savez que j'ai réponse à tout, dit-il à Jacques-Alain Miller, moyennant quoi vous me prêtez la question ²⁸. »

Au terme, la réponse de Lacan se voulut aussi subversive. À la télévision qui, selon le principe du discours de la science, véhiculait, pour tous,

l'objet *a*, et voulait dans sa tentative d'universalisation « boucher le trou ²⁹ » du non-rapport, il répond depuis le discours analytique. Avec sa visée éthique : en lieu et place de la suggestion attendue, laisser à chacun la possibilité d'entendre le réel en cause, dans ce malaise quant à la jouissance. Il en va ici également, notons-le, d'un autre maniement de l'objet *voix*, à même de faire ex-sister une réponse qui soit interprétation, et non commandement.

Encore fallait-il pour cela, même en ce lieu qu'est la télévision, se prêter au semblant, et pourquoi pas, y répondre de la place du clown. « Ne vous sentez pas si obligés à vous pousser du col [dira-t-il à ses élèves]. Même comme bouffons, vous êtes justifiés d'être. Vous n'avez qu'à regarder ma Télévision. Je suis un clown ³⁰. » Un bouffon, un clown, certes, mais dans la tradition des fous de cour qui au seizième siècle, par la voie des équivoques, des jeux de mots, des pointes, des « *conchetto* ³¹ », et autres traits d'esprit dans le style maniériste de l'époque, dévoilaient à qui voulait l'entendre les farces et attrapes de la jouissance.

Mots-clés : réponse, question, voix.

*↑ Intervention au séminaire École 2020-2021 « Jacques Lacan, *Télévision*, questions III et V », soirée du 28 janvier 2021, par visioconférence.

1.↑ J. Lacan, « Intervention au congrès de l'École freudienne de Paris, La Grande-Motte », *Lettres de l'École freudienne*, n° 15, 1975, séance du 2 novembre 1973.

2.↑ *Ibid.*

3.↑ *Ibid.*

4.↑ *Ibid.*

5.↑ R. Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Le Seuil, 1977, p. 243-248.

6.↑ J. Rancière, *Le Maître ignorant*, Paris, Fayard 10/18, 1987, p. 14.

7.↑ *Ibid.*

8.↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Le Seuil, 2004, p. 332.

9.↑ M. Blanchot, *L'Entretien infini*, Paris, Gallimard, 1969, p. 15.

10.↑ *Ibid.*

11.↑ J.-A. Miller, *Lettre claire comme le jour*, 2001, accessible sur le site oedipe.org.

12. [↑](#) *Ibid.* On lira dans cette lettre de quelle façon il souligne sur ce point son désaccord avec Lacan.
13. [↑](#) J.-A. Miller, présentation de *l'Université populaire de psychanalyse Jacques Lacan*, 2009, consultable sur internet.
14. [↑](#) *Ibid.*
15. [↑](#) F. Nietzsche, *Aurore*, Paris, Flammarion, 2012, p. 35.
16. [↑](#) *Ibid.*
17. [↑](#) J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 529.
18. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VI, Le Désir et son interprétation*, Paris, Le Seuil, 2013, p. 47.
19. [↑](#) J. Lacan, « Télévision », art. cit., p. 529.
20. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique psychanalytique*, Paris, Le Seuil, 1978, p. 73.
21. [↑](#) *Ibid.*, p. 74.
22. [↑](#) J. Lacan, « Note italienne », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 308.
23. [↑](#) J. Lacan, « Télévision », art. cit., p. 529.
24. [↑](#) J. Lacan, « Intervention au congrès de l'École freudienne de Paris, La Grande-Motte », art. cit.
25. [↑](#) *Ibid.*
26. [↑](#) *Ibid.*
27. [↑](#) *Ibid.*
28. [↑](#) J. Lacan, « Télévision », art. cit., p. 529.
29. [↑](#) J. Lacan, « Intervention au congrès de l'École freudienne de Paris, La Grande-Motte », art. cit.
30. [↑](#) J. Lacan, « La troisième », *Lettres de l'École freudienne*, n° 16, 1975.
31. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire Livre VI, Le Désir et son interprétation, op. cit.*, p. 393.